

Mathias Malzieu, jamais sur « pause »

Le chanteur de Dionysos publie un nouvel album et sort un film tiré de son roman « Une sirène à Paris »

PORTRAIT

De O+, il est devenu A-. Il a changé de sang au passage d'une greffe de la moelle osseuse, qui l'a sauvé. Sa tignasse de rouquin s'est piquée de sel et il a laissé pousser une barbe de lutin, allant en skateboard électrique traquer le merveilleux dans les forêts norvégiennes. Mais de peau, il n'a pas changé : à 45 ans, le bondissant chanteur de Dionysos continue de mettre le public debout dès qu'il embrase une salle. « Je ne refuse pas de vieillir, dit-il, même s'il y a une petite peterpanerie là-dedans : le constat qu'on conserve une part d'enfance. »

Il se confie en plantant sa fourchette dans un burger de luxe dont il a fait tout retirer, sauf le steak et le pain. Autant pour la cuisine fusion de ce restaurant branché : « Je mange comme un enfant de 5 ans. Pas anorexique, je suis gourmand, mais j'ai un plaisir fou à déguster des coquillettes au beurre. C'était terrible pour ma mère qui était un cordon-bleu. On a mis ça sur le compte de mon hypersensibilité : l'ouïe, les odeurs... tout est hyperdéveloppé chez moi. »

On confirme : hyperactivité. Mathias Malzieu ne revient pas seulement avec un nouvel album, *Surprisier*, une tournée, mais aussi avec un film, *Une sirène à Paris*, en salle le 10 mars, tiré du livre éponyme (Albin Michel, 2019). « Ce n'est pas un concept, c'est instinctif, se défend-t-il. Je déroule un fil, comme le contre-coup joyeux du retour à la liberté après l'hôpital. » Le fil, c'est cette sirène échouée au pont des Arts, qui sort de sa mélancolie un homme brisé par un chagrin d'amour.

« Comme des gares géantes »

« D'abord il y a l'écriture, qui est un studio portable, raconte-t-il. J'aime mon siège en forme d'œuf dans lequel j'écris. J'aime les nids. Après vient l'envie d'écrire des chansons ou d'imaginer un film : c'est comme un livre en pop-up dont les personnages sortent en chair et en os, poursuit-il. Mais, du coup, mes nuits sont comme des gares géantes, pleines de trains, avec un toujours prêt à partir au moment où il faudrait éteindre la lumière. Chez moi, c'est le bouton pause qui n'est pas très fonctionnel. »

« Il est "l'homme volcan", confirme Lisa, sa sœur ainée. Comme le petit garçon toujours en éruption, toujours allumé, et prêt à exploser, qu'il décrit dans le livre numérique qu'il a publié en 2011. »

Montéleger (Drôme), à côté de Valence, face au massif du Vercors. Des conifères partout. Un père ingénieur qui parcourt le monde, et une boîte à cigares dans laquelle le gamin amasse un trésor de pièces de monnaie du monde entier. Un mètre soixante-six virgule cinq. Les centimètres ont leur importance. L'enfant se rêve. Il joue au tennis, au football. « C'est un habile

En mai 2019, au Musée des arts forains, à Paris.

YANN ORHAN



jongleur entre le réel et la réalité qu'il se construit, ajoute sa sœur, psychologue scolaire dans l'Aude. Mais avoir une pensée fantaisiste n'en fait pas un être fantaisiste. Il est fiable, raisonnable et, pour lui, que beaucoup de choses agressent, l'imaginaire est un refuge. »

Après le bac, le voici étudiant en cinéma à Montpellier. C'est là qu'il découvre « tout en même temps », raconte-t-il. « La beat génération, Nirvana, Pixies, Sonic Youth et le Velvet Underground, le cinéma de Jarmush, de Kaurismaki et Star Wars – et j'aime autant Kaurismaki que Spielberg. » Là qu'il commence à écrire des histoires, à tourner en super-8 et qu'il crée un groupe : Dionysos. « J'avais lu La Naissance de la tragédie, de Nietzsche, en terminale. Ça me plaisait : la sauvagerie joyeuse. Et puis en lisant Personne ne sortira d'ici vivant, la biographie de Jim Morrison, je découvre sa fameuse discussion avec Ray Manzarek sur la plage de Venise, où ce dernier propose d'appeler leur groupe Dionysos. Comme ils ont finalement choisi The Doors, moi, je l'ai pris. » Il en sourit encore. Un quart de siècle plus tard, hormis le bassiste, qui est parti, ce sont les mêmes qui l'entourent.

« Je cherche moins la syncope, rassure-t-il. A 30 ans, si je ne me faisais pas mal sur scène, à en avoir envie de vomir, j'avais l'impression que je ne méritais pas d'être là. La question de l'intensité est toujours

« A 30 ans, si je ne me faisais pas mal sur scène, à en avoir envie de vomir, j'avais l'impression que je ne méritais pas d'être là »

là, mais je calibre un peu mieux. »

Entre-temps, il y a eu la maladie.

Mathias Malzieu a déjà sept albums et trois romans à son actif lorsque s'achève la tournée « Bird n'Roll », en 2012. Lui qui a fait du réalisme magique, façon Haruki Murakami, son vade-mecum créatif (« Pour faire fonctionner des métaphores qu'utilisent le conte, les animaux ou des créatures mythologiques, il faut que la métaphore soit en prise avec le réel, sinon elle ne sert à rien »), il découvre que, parfois, la réalité dépasse le procédé. Son deuxième roman, *La Mécanique du cœur* (Flammarion, 2007), était ainsi une histoire de greffe, le suivant, *Métamorphose en bord de ciel* (Flammarion, 2011), avait pour héros Tom Hématome Cloudman, le plus mauvais cascadeur du monde, qui se faisait mal quand il tombait ; quand il se retrouve à l'hôpital, on lui découvre une maladie grave. « Quand je termine la tournée en 2012 avec un

claquage à chaque mollet, c'est là qu'on repère ma maladie et qu'on me dit il faut aller en... hématologie. Chambre stérile, congélation des spermatozoïdes, j'ai vécu ce que j'avais écrit. » Il soupire : « C'est entre l'amusant et le troublant... »

Diagnostic : aplasie médullaire. « Un bug des anticorps qui confondent la moelle osseuse avec un virus. Du coup je m'autodétruisais. » Au bout de mois d'hospitalisation, on lui fait une greffe à partir de liquide placentaire congelé, qui va régénérer ses cellules. Aujourd'hui il est remonté sur ressorts. « Les gens ont envie d'entendre que la maladie m'a amélioré. Alors que, pour moi, la beauté de ma guérison, c'est d'être retombé dans mes travers. Ça veut dire que j'ai rejoint le clan des vivants. Sinon, je serais devenu une espèce de moine, Bouddha?... Ça aurait pu être génial, mais ce n'est pas moi. Je suis un athée qui aimerait croire au magique, pour la poésie des choses. »

Blessure amoureuse

Il vénère Walt Whitman, adore Richard Brautigan et Roald Dahl, rêve des Marquises de Jacques Brel, qui disait, rappelle-t-il : « Le talent, c'est d'avoir envie de faire quelque chose », et est intarissable sur Boris Vian, dont il parraine cette année le centenaire. « L'écume des jours, c'est le livre qui m'a donné envie de lire et d'écrire. » On pense à l'usage des métaphores qu'il affectionne et au nœuphar qui pousse dans le poumon droit de Chloé, dans le livre de Boris Vian. Du sac de notre « raconteur d'histoires » jaillissent mille projets : le récit de son voyage à vélo pour rallier Düsseldorf, où vit celle qui lui a donné son placenta, sa « maman biologique numéro deux », comme il dit, lui qui a perdu la sienne en 2003. Ou l'histoire de son Alsacien de père, passant la frontière allemande, enfant, caché dans une charrette de foin.

« On a un énorme défaut, on est très nombrilistes, s'amuse son copain Joann Sfar, qui lui a offert son premier ukulé. Quand on se voit, il parle de lui, et je parle de moi... Ça tombe bien parce que j'aime bien l'entendre parler de lui. »

Pas besoin d'aller chercher loin pour comprendre que, derrière Nicolas Duvauchelle, dans *Une si-*

rène à Paris, se cache Mathias Malzieu, ou que la blessure amoureuse dont le héros n'arrive pas à guérir n'est autre que sa séparation d'avec la chanteuse Olivia Ruiz, dont il a partagé la vie pendant huit ans (« Quelqu'un d'extraordinaire que j'aimerai toujours »). Que la sirène elle-même, enfin, est la femme qui l'a accompagné à travers maladie et renaissance. « Un caractère opposé à Olivia, très réservée, que j'ai aimée très différemment, mais tout aussi fabuleuse... »

et qui m'a quitté pendant le tournage, cet été, alors que la sirène c'était elle. » Sa vie comme une perpétuelle mise en abyme. Il laisse la tristesse filer dans ses entrailles, et récupérant son sourire, haussant les épaules, glisse : « Je la comprends. Je suis dur à suivre, même par moi-même. » ■

LAURENT CARPENTIER

Tournée : à partir du 27 mars. *Une sirène à Paris*, en salle le 10 mars.

« Surprisier », un album à la fantaisie frénétique

TRANSFORMER SES RÊVES en réalité et rythmer sa vie d'émerveillements à offrir en bouquets, Mathias Malzieu en a fait un métier, qu'il a baptisé « surprisier ». Il en a fait l'apprentissage dans la seconde moitié des années 1990, au sein d'un groupe de rock, Dionysos, fondé avec ses potes de Valence (Drôme), laissant d'abord les idées éclater avec une liberté anarchique. Plus conteur, sans doute, que *songwriter*, le chanteur s'est ensuite mis à dompter ses pulsions surréalistes à travers des histoires capables de transcender des épreuves (la mort de sa mère, sa propre maladie) ou de magnifier un vécu (son histoire d'amour avec la chanteuse Olivia Ruiz) sur la durée d'un album, d'un roman, d'un film, voire des trois en même temps. Quatre ans après *Vampire en pyjama*, déclinaison musicale de son livre *Journal d'un vampire en pyjama* (Albin Michel), sort *Surprisier*, peu-

plé des personnages et décors de son roman *Une sirène à Paris* et du film du même nom.

Difficile, pourtant, à l'écoute du 9^e album de Dionysos, d'identifier une trame narrative. Le disque éclate plutôt en un feu d'artifice de minicomédies musicales, brassant les multiples références du sextet depuis sa création. Hip-hop et musique de western (*Paris brille-t-il?*), cocktail hawaïen (*Une sirène à Paris*) ou chicano (*Les Filles barbelées*), guitares à vif du grunge (*All the Pretty Waves*), guitare folk (*Le Grand Sapin*)... Malzieu et sa troupe tirent de leur pochette-surprise mille cadeaux emballés de cuivres et de cordes rutilants. Même s'il n'est pas toujours facile de suivre et de s'identifier à la fantaisie frénétique de cet éternel Peter Pan. ■

STÉPHANE DAVET

Surprisier, 1 CD Columbia/Sony

6^e FESTIVAL DU FILM RUSSE
PARIS ET ILE-DE-FRANCE
2-9 MARS 2020

Quand les Russes nous étonnent
Когда Русские нас удивляют

Cinéma
Le Balzac
Le Christine
Le Max Linder
Le Studio 28
et Le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe

En présence de Sergueï Bodrov et Alexandre Sokourov

www.quandlesrusses.com